

YAN ALLEGRET

FACE A FACE
ou la nuit des corps

Théâtre pour quatre acteurs noirs et trois acteurs blancs

« Face à face ou la Nuit des corps » est une commande des compagnies « La Communauté Inavouable » et « Umane Culture ». Il a été créé le 20 Octobre 2001 à Pô (Burkina Faso) dans une mise en scène de Clyde Chabot.

PERSONNAGES

**FEMME NOIRE puis UNE SEULE FEMME
FEMME BLANCHE puis UNE SEULE FEMME
JEUNE FILLE NOIRE
JEUNE HOMME NOIR
JEUNE FILLE BLANCHE
GRIOT
VIEUX FRANCAIS**

PREMIERE PARTIE

FEMME NOIRE

(Femme blanche non loin d'elle)

Voilà l'endroit et voilà le sol. Voilà le crépuscule qui me permet de sortir. L'obscurité à créé une route pour mon passage. J'ai marché, boiteuse, sur le goudron des routes et la terre des sentiers. Des nuées de cantharides ont suivi mes pas et les ont guidés. J'ai cheminé à travers les nuits. Je me suis cachée face à la lumière du jour. Dans le creux des arbres. Dans les toilettes publiques. Dans les maquis sombres des capitales. Personne n'a fait attention à moi. J'ai patienté, partageant la crasse et le sommeil des hommes. J'ai écouté leurs mots. Regardé leur visage. A l'ombre de cette clarté que je sais dangereuse. Au milieu des bouteilles de bières, des papiers journaux et des poules. Je me suis allongée. Dehors les hommes travaillaient. Chacun cherchait l'argent. Chacun cherchait à se tenir debout au soleil sous les regards des autres, dans des vêtements étrangers. Il y avait des taxis verts. Des fumées épaisses et des mobylettes. Et la musique assourdissante des cassettes. Sous mes paupières noires, la nuit gagnait mes yeux. La journée est passée. J'ai souri. La colère en moi revenait inlassablement. Des bourrasques se sont levées du sol pour m'indiquer le chemin. Des bourrasques ont fouetté la poussière et fait fuir les hommes pour me laisser la place. Alors je me suis levée et je suis allée dehors. Le tonnerre prononçait des mots que j'étais seule à comprendre. Sous la pluie, j'ai ouvert mes mains. Mes paumes sont blanches parce que le jour les a brûlées une fois. Mes paupières sont noires. Mes cheveux sont rouges de la poussière que l'harmattan a soulevé. Ma peau est noire et ma langue est rouge. Mes seins sont noirs et leur lait aussi. Dans mon dos, il y a des lignes et des courbes tracées au fer. Toutes les routes. Tous les chemins.

Les cantharides s'amassent près du néon; elles étouffent sa lumière et annoncent ma venue. Je suis boiteuse. Je suis l'enfant d'une nuit. Je suis enceinte d'une colère qui ne m'appartient pas mais qui devra se consumer avant que je ne me taise.

Je resterai là, tant que mon adversaire ne m'aura pas vue et combattue. Tant qu'il n'aura pas porté le poids de la colère et celui de l'étreinte. Je resterai là. Je verse de l'eau par terre. Je bois un peu de cette eau. Puis je donne l'eau à boire. Je verse de l'eau par terre. Je bois un peu de cette eau. Je sais que l'affrontement va venir.

FEMME BLANCHE

(Femme noire non loin d'elle)

Voilà l'endroit et voilà le sol. Voilà la lumière dans laquelle je me baigne. Je suis venue, titubante, sur une terre de poussière. J'ai marché, portée par ma seule fatigue; et cependant droite; et cependant fière. Je suis debout dans la lumière, éclairée de toutes parts, je suis sans ombre. Il y a des robes blanches pour les noces et des robes noires pour les deuils. J'ai marché dans des rues sans poussière. Au sol, des flèches blanches indiquaient le chemin. Il y avait des immeubles. Des fenêtres. Beaucoup de fenêtres, comme autant de miroirs reflétant la lumière. L'asphalte était blanche sous les reflets. La nuit, des réverbères et des éclairages d'autoroute protégeaient le sommeil des hommes. Les caméras de surveillance enregistreraient les mouvements de ceux qui ne dormaient pas. J'ai dormi, écrasée par le poids de ma fatigue. J'ai rêvé d'étreintes, j'ai rêvé de sentir sur ma langue le goût d'une sueur. L'aube m'a chassée dehors, encore ensommeillée. La lassitude m'a poussée vers le Sud. J'ai traîné dans des couloirs immenses et propres, sous la lumière artificielle. Je me suis assise dans les halls des gares et des aéroports. J'ai ressenti l'ivresse et l'inquiétude des départs. Alors je suis partie. J'ai cheminé chaque jour et dormi chaque nuit. Devant moi il y a la lumière des matins et celle des zéniths. Derrière moi je sais qu'il y a mon ombre. Je sais que la fin de l'après-midi la déposera à mes pieds. Des robes blanches pour les noces. Des robes noires pour les deuils. La terre séchée sur mes pieds se craquelle et s'évanouit en poussière. Voici ma peau. Voici mes armes. Mes mains sont blanches. Pour que l'on voit qu'elles ne sont pas tâchées de sang. Mes seins sont blancs et leur lait aussi. Ma langue n'est pas noire. Mon visage est blanc et mon sang est rouge. Ma fatigue m'a amenée jusque là et je ne peux plus dormir. Je reste droite et sans sommeil. Alors que mon ombre vienne. Qu'elle se lève cette fois du sol et se tienne face à moi. Qu'elle vienne. Je l'attendrai, immobile. Je l'attendrai jusqu'au premier coup.

GRIOT-VIEUX FRANCAIS

GRIOT

Même si tu ne me vois pas. Même si tu ne sens pas sur ta peau mon souffle, mon haleine. Même si tes gifles ne peuvent pas m'atteindre, je t'écoute. Je te vois de là où je suis, et je suis prêt à graver tes mots quelque part en moi, là où ils seront consignés, protégés et rendus par la suite. Rendus à ceux qui voudront entendre ton histoire et la mienne. Tu ne me vois pas. Peut-être ne m'entends-tu même pas. Mais parle. Je t'écoute et je remplis mon rôle. Et même si parfois ton odeur me révolte. Même si je crois que tu es pauvre et lâche et dément, je suis près de toi et je t'écoute encore.

VIEUX FRANCAIS

Je parle encore. Dans le tremblement confondu de mes mains et de ma mémoire, je parle encore. Vieille. Chose. Assise. Au sol. Tous les regards sur moi. Si l'on me regarde ainsi, c'est que je dois être encore blanc. Je suis l'objet des curiosités. Tant de temps est passé. Je ne sais plus quand je suis venu. Je ne sais plus quand ils sont partis et m'ont oublié là. Où suis-je? Quel pays? Quelle année? Quel âge? Quel avenir? Nada. Bah. Après tout, j'ai vu tant de pays. J'ai fait des affaires et gagné du fric. La planète un immense chantier en construction, il n'y avait qu'à se servir, et cogner fort. J'ai rabâché les mots "nègre", "colons", "développement", "progrès" et "Jésus Christ". Et tout ça pour quoi? Pour rien. Ça n'a servi à rien. On est partis trop tôt. On aurait du rester et vous apprendre la démocratie à fond, à coups de chicote, pour que vous soyez capables de la faire tenir debout après notre départ. Quand était-ce? Je ne sais même plus. Bah. Quelle importance. Oh, je vais mourir. Vieille. Chose. Sans. Nationalité. Foutue. Si tu savais comme l'Occident pue. Toi tu sens bon. Et moi je pue. Bah. Tu ne m'aimes pas je sais. Ah, je suis si triste. Tout à l'heure, je me suis brûlé les doigts avec le couvercle de la casserole. Je me suis brûlé affreusement. J'ai crié et tu n'es pas venu. Tu étais avec tes putes. Je me suis fait un pansement, j'ai bu un peu de whisky, j'ai voulu allumer une cigarette et j'ai mis le feu à mes pansements. Je me suis brûlé encore plus. J'ai crié tu n'étais toujours pas là. Monstre. Fils indigne. Bouc des goudrons. Bah. Quelle importance. Il me reste encore de la peau. De la peau blanche. De la peau de conquérant. Vieille et conquérante. Prête à enseigner la bonté de Dieu auquel je ne crois pas et nos ancêtres les Gaulois qui étaient blonds et valeureux, etc, etc. Bah. Vieilles histoires. Vieilles rengaines. Maintenant le siècle est passé. On a classé l'affaire. On s'est serrés la main. On s'est compris. Vous êtes indépendants nous sommes riches tout le monde est content. C'est fini. Allez, laisse moi. Repars voir tes putains. Je te laisse partir. Moi, je veux regarder le vent. Et dire de la poésie. Allons. Vas voir tes femmes. Vas t'en.

Reviens tard. Je t'aime. Je t'aime . Je t'aime. Je suis soudain si fatigué.

GRIOT

Nous sommes restés silencieux et tu m'as cru parti. Tu m'as cru parti alors que ma main était sur ton front. Tu as essayé de dire de la poésie et tu n'as pas réussi. Tes poèmes étaient tristes et mal faits. Ta voix articulait à peine. Tu m'as appelé, je ne t'ai pas répondu. Enfin tu t'es endormi. Je suis resté là, et dans le silence de ton sommeil, je t'ai aimé aussi.

JEUNE HOMME NOIR

Des kapokiers. Des caïlcedrats.

Plantés le long des routes, dans des parallèles parfaites.

Des kapokiers et des caïlcedrats.

Assis dans le bus, je les vois défiler dans un rythme monotone et je m'endors parfois.

Des kapokiers et des caïlcedrats.

L'alignement des arbres montre le chemin, de part et d'autre du goudron.

Les caïlcedrats;

Les kapokiers.

Sous la terre il y a les racines des arbres. Il y a les morts aussi.

Des arbres ont été plantés. Du sang pour de la sève. Des morts pour des arbres plantés.

Je marche sur ces routes et quel que soit le temps j'ai envie de vomir. Les mobylettes passent sans s'arrêter et sous les arbres les morts n'existent pas. J'entends dans le bus une femme apprendre le nom des arbres à un enfant. L'enfant en suivant le doigt de sa mère voit les arbres à travers la vitre.

Il voit les caïlcedrats et il sourit.

Il voit les kapokiers et il sourit.

Il répète leur noms et j'ai envie de vomir.

JEUNE FILLE BLANCHE

Cinq heures de vol. Assise en classe économique. Je ne pense pas à ceux que j'ai laissé. Je sais. Qu'ils sont peu nombreux. Ou qu'ils n'existent pas. Et je m'en fous. Cinq heures de vol. Je sais. Que cela suffira.

Après le sommeil. A travers le hublot. Je vois de la terre et des arbres. Il y a des rivières. Quelque part. Je sais qu'il y de l'eau. Et des obscurités totales. Je suis. Dans la lumière aveuglante. Sur la piste déserte. Marchant à pied jusqu'à l'aéroport. La chaleur m'inonde. Je suis. Déjà transpirante. Et déjà ailleurs. Je sais. La nuée des porteurs de bagages des chauffeurs de taxis. Où voulez vous aller. Loin. Prendre congé de moi. Prendre congé des autres. Rechercher le coma.

Effondrée sur le lit. Dans la chambre la moins chère. Protégée sous la moustiquaire. Je respire. Personne n'a posé sa tête sur ma poitrine nue. Personne ne m'a endormi quand je ne dormais pas. Je sais. Je ne sors pas. Je sais ce que je fais. Les pales des ventilateurs tournoient à des vitesses folles. Je les regarde. J'attends le moment pour sortir. Le premier soir de maladie. Je n'ai pas peur. Je suis. Faite pour la fièvre. Personne n'a pris ma main pour la poser sur son visage et je m'en fous. J'attends le vertige qui me déléstera. Une purge. Un voyage. Les pales tournent. Des gouttes de transpiration des larmes. Je suis. Sous la douche froide. Heureuse. violemment. Pas de coup de fil à Paris. Ou à ma mère. Pas de carte postale. Pas de regard en arrière. Pas de billet retour. Seule dans la chambre. Sans panique. Je suis. Un seul désir. De nuits sans éclairage. Je suis. Mon propre coma. Ma blancheur maltraitée et mon propre refuge. Incapable de dire. La raison des départs. Incapable de dire. La moindre destination. Je suis. Pleine d'une joie malade. Et prête à aller dehors. Je sais. Pour la première fois.

SECONDE PARTIE

GRIOT-VIEUX FRANCAIS

GRIOT

Je t'écoute.

VIEUX FRANCAIS

Non. Rien à dire. Nada. Plus de pays. Plus de passeports. Plus de fric. Plus de reconnaissance. Plus de prostituées offertes par la nation. Plus de repas copieux plus d'alcools gratuits plus de chicote plus rien. C'est fini. Je suis déjà mort.

GRIOT

Vieux français. Depuis le début je te protèges et je t'écoute. Et en échange de tes mots je te nourris.

VIEUX FRANCAIS

Je suis vieux. Tu es obligé. Tu es obligé sinon tu manques à tes traditions. Si tu ne me nourris pas, si tu ne nourris pas le vieux, tu n'es pas digne d'être noir.

GRIOT

Finis ce que tu as à finir, laisse moi écouter tes mots pour que je puisse raconter ton histoire par la suite. Ton histoire et la mienne. Si tu veux entrer dans la légende, tu dois passer par moi.

VIEUX FRANCAIS

J'ai été une vraie raclure tu sais. Et maintenant, j'en suis réduit à vivre au milieu des pintades. Dans la basse cour du monde. Y aurait-il une forme de justice? Je suis ridicule? C'est ça? Tu n'oses pas me le dire? Tu as le beau rôle. Celui de la victime qui retrouve son honneur. Mais moi? Mets toi à ma place. Imagine toi blanc. Je suis sur que tu l'as déjà rêvé. Comme tu as déjà rêvé du fric qu'il y a là bas. Et des voitures. Et des femmes. Mais attention. Tout ce qui est là bas n'est pas pour toi. Ni pour moi d'ailleurs. Le monde a besoin de gagnants. Et nous sommes des perdants, toi et moi. De vrais losers. Tu ne dis rien. Tu ne dis rien, tu t'occupes de moi. Mais le jour où tu partiras. Qu'est-ce que tu diras? Que tu vas voir les femmes? Bah. Je te laisserai partir dans la nuit et je ne te reverrai jamais. Quelle misère. Quel drame. Oh, je vais mourir. Bon allez ca suffit. Je me saoule moi-même. Il faut changer d'air. Faisons la promenade. Faisons un petit tour.

GRIOT

Vieux français ne t'inquiètes pas. Je suis avec toi depuis le début. Je ne partirai pas. Je vais chanter pour toi. Je vais chanter tes louanges.

(il chante)

VIEUX FRANCAIS

Merci. Bon, voilà. Fin de la promenade. On rentre. Je suis soudain si fatigué.

FEMME NOIRE-FEMME BLANCHE

FEMME BLANCHE

Sors de l'ombre.

FEMME NOIRE

Pourquoi? Sans me voir tu sais déjà qui je suis. Tu sais le danger que je représente. Moi je reconnais ta silhouette. Ta face. Alors je vais venir. Mais sans hâte. J'ai reconnu l'objet de ma colère. Je l'ai devant mes yeux et je veux le contempler encore, longuement. Tu es immobile. Et droite. Mais sous le néon ta peau tremble. La mienne aussi. Y aurait-il dans l'odeur de nos corps quelque chose qui nous effraie?

FEMME BLANCHE

La peur m'est étrangère. Sors de l'ombre.

FEMME NOIRE

Que donnes tu en échange?

FEMME BLANCHE

Pas de pardon. Pas d'indulgence.

FEMME NOIRE

Tu es debout, rigide et sans ombre. Ta langue est tranchante. Mais sous le néon je vois ta fatigue. Je pourrai choisir d'attendre ton sommeil. Je pourrai guetter ta première faiblesse toute la nuit avant de sortir. Je sais être patiente. Les animaux endormis sont les proies de mes chasses.

FEMME BLANCHE

Tu attendrais en vain, je ne peux plus dormir. Il y a en moi une sorte de dégoût. Une sorte de honte face au déchet de ce que je suis.

FEMME NOIRE

Ne me prends pas en pitié. Ici un arbre n'est pas un arbre.

FEMME BLANCHE

Alors sors.

FEMME NOIRE

Vois-tu à tes pieds des pots cassés et de la paille? Vois-tu les ruines de tes villes?

FEMME BLANCHE

Je sais ce que je vois.

Au Nord il y a la neige.
Au Sud il y a la mer. Au delà, des poussières et des ombres.
A l'Est il y a les murs, les immeubles et les ruines de mon monde.
A l'Ouest il y a des distributeurs d'argent et des images en boucles,
plaquées sur des écrans.

FEMME NOIRE

Au Nord il y a la terre sèche. Des déserts. Plus loin encore, il y a la
mer qui n'existe pas.
Au Sud il y a des plaines, des lacs, et le bruit des armes dans les
capitales.
A l'Est il y a des nuages noircis par trop de sécheresse.
A l'Ouest, il y a la nuit.

FEMME BLANCHE

Nous nous tenons sur cet endroit. Sur ce sol. Nous sommes une main
ouverte un poing fermé. Les heures et les jours d'attente sont
passés. Les néons s'éteignent. Les animaux s'éloignent. Nous
sommes seules.

FEMME NOIRE

Je suis déjà sortie de l'ombre. Regarde moi.

JEUNE HOMME NOIR-JEUNE FILLE BLANCHE

JEUNE HOMME NOIR

L'affrontement a lieu sur un lit à Ouaga.

JEUNE FILLE BLANCHE

Je suis assise sur le rebord.

JEUNE HOMME NOIR

Dans une nuit sans éclairage.

JEUNE FILLE BLANCHE

Je ne te vois pas et je m'en fous. Je t'appelle.

JEUNE HOMME NOIR

Dans une chambre inconnue et vide.

JEUNE FILLE BLANCHE

Je n'ai pas peur.

JEUNE HOMME NOIR

Je te déshabille.

JEUNE FILLE BLANCHE

Je deviens aveugle.

JEUNE HOMME NOIR

Je m'allonge près de toi.

JEUNE FILLE BLANCHE

Prends ma main je n'ai plus de couleur.

JEUNE HOMME NOIR

J'écoute le bruit des respirations.

JEUNE FILLE BLANCHE

Prends ma langue elle ne sait plus parler.

JEUNE HOMME NOIR

J'avance vers toi.

JEUNE FILLE BLANCHE

Prends mes yeux je suis aveugle.

JEUNE HOMME NOIR

Je pose mes lèvres sur toi.

JEUNE FILLE BLANCHE

L'affrontement a lieu sur un lit à Ouaga.

JEUNE HOMME NOIR

La chambre résonne des claquements des peaux.

JEUNE FILLE BLANCHE

J'écoute ton souffle et je calque le mien dessus.

JEUNE HOMME NOIR

Les draps sont trempés par l'averse.

JEUNE FILLE BLANCHE

Dehors il ne pleut pas.

JEUNE HOMME NOIR

Prends mes yeux je suis aveugle.

JEUNE FILLE BLANCHE

Mon poing serre le tissu.

JEUNE HOMME NOIR

Prends ma main elle n'a plus de couleur.

JEUNE FILLE BLANCHE

Je marche sur un sol de chair sous un ciel de chair.

JEUNE HOMME NOIR

Prends ma langue elle ne sait plus parler.

JEUNE FILLE BLANCHE

Je dépose sur toi ma salive. Mes mots

JEUNE HOMME NOIR

La main sur la gorge.

JEUNE FILLE BLANCHE

Je respire à peine. Je suis.

JEUNE HOMME NOIR

Dans un bain de sueur. Le coeur au bord des lèvres.

JEUNE FILLE BLANCHE

Dans la nuit des corps. Je te vois.

JEUNE HOMME NOIR

Je sais.

JEUNE FILLE BLANCHE

A l'aube la chambre est vide. Le lit défait. Dans le silence qui suit l'affrontement. Sur un lit à Ouaga. La chambre est vide. Le lit défait. L'averse sèche sur les draps. Dehors les peaux sont noires et blanches.

GRIOT-JEUNE FILLE NOIRE

GRIOT

Je te paye chaque soir. Non pas pour que tu m'aimes. Mais pour que tu m'écoutes. Si le silence me touche je suis mort. J'ai reçu des mots. Je les ai appris. Je connais le passé, le présent, la Parole. Si le silence entre en moi je suis mort. Mes histoires n'intéressent personne. Les gens lisent des journaux, des livres. Les gens regardent la télévision. Mais moi je ne peux pas parler dans le vide. Alors je te paye chaque soir et tu m'écoutes. Mon ventre est gorgé de récits et si le silence entre en moi je suis mort. Je dois parler. Celui qui se tait devient l'esclave de son silence. Reste là. Ecoute les mots perdus. Ecoute les mots qui naissent. Au matin je partirai. Je retournerai près du vieux. S'il n'est pas mort je resterai avec lui. Le soir je reviendrai te voir.

JEUNE HOMME NOIR

J'irai face à l'arbre, à l'oubli. Mes mains pour enlever la terre. Mes dents pour tailler les racines. Ma honte pour creuser le sol qui étouffe les morts. Mes mains fouilleront. Mes doigts toucheront le souvenir fuyant d'un homme ou d'une femme. Je m'allongerai près de lui, près d'elle, dans la terre. Je laisserai passer tous les bus et je n'en prendrai aucun. Serré contre son corps, j'apprendrai son nom. Sous la route le soleil nous réchauffera. Le kapokier fera tomber son coton. La sève jaune et fraîche du caïlcedrat coulera sur nous comme l'ambre sur les insectes. Serré contre lui, contre elle, j'apprendrai son nom. Puis je sortirai du trou; j'y déposerai ma honte, ma colère et ma peine. Je remettrai la terre et j'enterrerai le mort pour la seconde fois. Alors seulement je rentrerai chez moi. Il fera nuit. Je pourrai partir.

FEMME NOIRE - GRIOT

FEMME NOIRE

"La cour aux hautes murailles grondait de la révolte des esclaves en quête de liberté. La bataille s'engagea avec le maître. Il y eut des morts, mais la porte céda. Des esclaves se ruèrent vers la liberté. Seul resta, dans la cour, un vieil esclave. Il alla refermer la porte de la maison des fuyards et revint s'asseoir à sa place, se saisit de son tam-tam et se mit à jouer et à chanter. Le maître loua sa sagesse et son sens élevé de l'amitié et de la fidélité. Et l'esclavage continua parce qu'il restait un esclave. Le maître resta négrier grâce au nègre."

(Elle sort. Le griot reste seul.)

JEUNE HOMME NOIR-FEMME BLANCHE

JEUNE HOMME NOIR

Est-ce que tout cela existe vraiment?

FEMME BLANCHE

Oui.

JEUNE HOMME NOIR

Où est-ce?

FEMME BLANCHE

Au Nord.

JEUNE HOMME NOIR

Tu ne repars pas là-bas?

FEMME BLANCHE

Non. Ma fatigue m'en empêche.

JEUNE HOMME NOIR

Tu as l'air perdue ici. Nassara. Et bien décidée à te perdre encore plus. Je ne sais pas pourquoi tu es venue. Je ne veux pas le savoir. Mais il n'y a pas d'avenir ici, Nassara. C'est pourquoi je pars. Tu sais, je t'aurais suivie sans réfléchir si tu avais décidé de repartir. Aveuglément. Je t'aurais protégé. Aimée. J'aurais appris de toi et tu aurais appris de moi. Mais puisque tu es fatiguée, puisque tu penses que tu as un avenir sur une terre qui n'en a pas, alors Nassara, débrouille toi toute seule. Ta blancheur n'est pas une arme ici. C'est une tâche. Un mauvais souvenir. Un sujet à plaisanterie. Et tu as beau être droite et fière, ton dos est vulnérable. La journée, ici, personne ne bouge et la nuit nous appartient. Débrouille toi avec ta blancheur. Moi je pars. Des nègres comme moi, tu en verras des tas. Et tous verront ton dos, à un moment à un autre. Allons Nassara, indique moi les chemins que tu as empruntés. Il faut que je parte maintenant. Indique moi les chemins. Je les ferai à l'envers.

(La femme blanche montre du doigt une direction. Le jeune homme noir part là-bas.)

JEUNE FILLE BLANCHE-JEUNE FILLE NOIRE

JEUNE FILLE BLANCHE

Avant les départs ou la reproduction similaire des jours. Je reviens te voir. Encore une fois. J'ai marché loin des grands hôtels et des restos chics. J'ai lu les journaux. J'ai tâché de connaître vraiment. J'ai appris les noms des assassinés et murmuré celui des assassins. Comme tout le monde. J'ai entendu parler de la soudure qui frappe en Juillet. Je l'ai vécue enfermée dans ma chambre d'hôtel. C'est pire ailleurs. Je sais. Je n'ai pas choisi ma couleur, mais j'ai choisi de venir. En sachant les frontières qui s'effaceraient et celles qui demeurerait. Aucun regret. J'ai vu tout ce que je pouvais voir. J'ai donné et j'ai pris. Sans culpabilité. J'ai été refoulée à l'entrée de certaines maisons, de certains villages, de certaines cérémonies. Ce n'est pas grave. L'obscurité totale je l'ai vue. Au dedans et au dehors. Les couleurs indécentes. Les coupures d'électricité. Les pistes de terre. Et les orages silencieux. Je suis vidée. Je suis remplie. Je ne suis plus à ma place ici. Je repars bientôt. Restons là encore un peu. Comme deux soeurs improbables. Sans pouvoir rien l'une pour l'autre. Reprenons des forces pour les temps à venir. Avant les départs ou la reproduction similaire des jours. A toi le mot de la fin. Après je m'en irai. Dis moi, c'est quoi déjà cette phrase que tu m'as répétée souvent?

JEUNE FILLE NOIRE

La voix des autres vous parviendra un jour.

JEUNE FILLE BLANCHE

Oui, c'est ça. C'est exactement ça.
(elle sort)

TROISIEME PARTIE

FEMME BLANCHE-FEMME NOIRE-UNE SEULE FEMME

Dans la cendre de l'affrontement, de l'étreinte. Voilà le corps qui reste. Coloré de la poussière soulevée par la lutte. Un seul corps est debout et pas de corps au sol. Un seul corps se dévoile. Le mien. Le nôtre.

Des entailles ont été faites sur ma peau blanche. Ma peau noire a saigné. Le vent nous a mêlées, déposant sur nos peaux le rouge de la poussière. Le vent nous a projetées cent fois l'une vers l'autre. Dans l'argile de notre violence, il a modelé un corps.

Alors la poussière soulevée par la lutte s'est dissipée et m'a dévoilée au regard de tous. Voilà l'endroit et voilà le sol. Un seul corps est debout et aucun corps à terre. Voilà ma naissance. Je suis rouge et inachevée. Je suis sans armes. Sans protection. Ma peau est fraîche et scarifiée. Baignant dans le désordre des couleurs. De la lumière artificielle. Et des nuits. Ahurie. Boiteuse. Incapable de séparer la colère de la fatigue. La fierté de la honte. Incapable de choisir un camp. Une couleur. Une appartenance.

Nous sommes ensemble et continuons la lutte sous la peau d'une bâtarde; enfant de deux femmes accouchée par deux femmes.

Esseulée dans la cendre de l'affrontement, de l'étreinte. Mes mots fusent en désordre. Je ne représente personne et n'ai personne avec qui me battre.

Nous sommes seules ensemble sous une seule peau rouge. Désunies et mêlées. Continuant la lutte. Continuant l'enlacement. Parlant toutes les langues. Portant tous les visages. Amantes sans aucune terre.

Je pars de cet endroit. Je pars avant la pluie. Avant que l'eau ne délaye ma peau rouge. Je délaisse le Nord, le Sud. Etrangère à tout. A tous. J'irai à l'Ouest pour être la première à entrer dans la nuit. Et à l'Est pour que l'aube me pardonne. Indéfiniment.

GRIOT-VIEUX FRANCAIS

VIEUX FRANCAIS

Et là. Sous le silence je parle encore. Là, dans ma bave, je parle encore. Je te sens près de moi. Tu n'as donc rien d'autre à faire que de me cirer les pompes?

GRIOT

Il faut que je m'en aille.

VIEUX FRANCAIS

Ah. Tu rentreras plus tard cette fois.

GRIOT

Oui. La nuit va être longue. Il y a beaucoup de chemins qui s'offrent à celui qui va dehors. Et justement, ce soir, j'ai envie d'aller marcher.

VIEUX FRANCAIS

Qu'est-ce que tu vas faire.

GRIOT

Je vais voir les femmes.

VIEUX FRANCAIS

Cela m'est égal. Je ne t'en veux pas. Tu mens si mal.

GRIOT

Toi aussi. Je dois aller dehors.

VIEUX FRANCAIS

Tu ne veux pas m'emmener. Faire un petit tour. Quelques pas. Ensemble.

GRIOT

Non.

VIEUX FRANCAIS

Je suis soudain si fatigué.

GRIOT

La pluie va venir. Tu devrais t'abriter.

VIEUX FRANCAIS

Dis-moi. Est-ce que je suis encore blanc? Après tout ce temps. Est-ce que je suis encore blanc?

GRIOT

Ta peau est délavée. Tu as craché tant de fois sur ta blancheur.
Moi, un silence m'a touché. Il s'est insinué en moi et a recouvert
mes mots un par un. Maintenant je dois aller lui faire face. Et je dois
faire cela dehors.

(le Griot sort)

VIEUX FRANCAIS

Bon. Voilà. Une cour vide. Un revolver vide. Une tête vide. Je ne te
vois plus. Tu n'as jamais existé. Tu n'es pas mon enfant. Tu es loin.
Je t'aime. Une carcasse enveloppée par la nuit. Tombée en pleine
obscurité. Voilà. J'ai cherché à me perdre et là je suis perdu.

JEUNE FILLE BLANCHE-JEUNE HOMME NOIR

JEUNE FILLE BLANCHE

Dans la foule du hall des départs. On annonce l'embarquement et le numéro de la porte. Je donne mon billet. Paris. Je marche sur la piste. De l'aéroport jusqu'à l'avion. Je m'assois sur le siège 18B. L'air conditionné me fait frissonner. Dans l'avion il y a des coopérants qui reviennent. Des hommes d'affaires rougis par le soleil. Des aventuriers de six mois. Des blancs. Je sais. Cinq heures de vol. Ma blancheur se dissipe peu à peu dans la blancheur des autres. Je suis. A ma place. Parmi les miens. Paisible. De retour. Blanche. Transparente. Inaperçue.

JEUNE HOMME NOIR

New York. Philadelphie. Boston. Chicago. San Francisco. Los Angeles. Un seul bagage à main. Je serai fouillé par la douane. Plusieurs fois. J'attendrai des heures dans une pièce isolée. J'attendrai mon tampon. En fumant des cigarettes américaines. Je m'assois à ma place. Je regarde chaque visage. Je n'en connais aucun. Je serre l'accoudoir au décollage. Les caïcedrats les kapokiers n'existent plus. Nous quittons le sol. Je ne reviendrai jamais. A travers le hublot, des nuages sombres envahissent la ville. Je desserre ma main. L'avion prend de l'altitude. En bas l'orage éclate et le ciel s'illumine. La ville disparaît. Je regarde une dernière fois. C'est la première pluie.

VIEUX FRANCAIS

Tout est calme. Le ciel est jauni. La chaleur étouffante. Il y a quelques nuages paisibles au loin. Une rafale de vent fait frissonner les arbres. Puis un tourbillon de poussière. Oui. C'est ça. Beaucoup de poussière rouge dans tes yeux. Un signe annonciateur. On ne peut pas s'y tromper. Maintenant des bourrasques plein les rues. Les nuages venant de l'Est se superposent avec ceux du Nord. Le ciel devient pourpre. C'est ça. Les premières gouttes font fuir les insectes. Et plaquent la poussière au sol. Plus personne dehors. A part toi. Tes vêtements se trempent. La boue jaillit sur toi. Des rafales d'eau te noient. Oui. Des cataractes. Un éclair frappe près de la maison. Déchire un arbre. Le ciel est noir au dessus de ta tête blanche. La terre se noie dans l'eau. Ta voix est couverte par l'orage. Plus de mots. C'est ça. L'averse achève de brouiller les images. Vieille. Chose. Assise. Couchée. Au sol. La voilà ta pluie.

JEUNE FILLE NOIRE

Sur les marches. A l'arrêt de bus. Sur le banc d'une gare. Sur les trottoirs du rond point des Nations Unies. A la sortie des cinémas. Dans les bars moites et déserts des coopérants. Sous la pluie battante et cependant immobile. Près des enseignes lumineuses. Près des escaliers qui mènent aux chambres. Au coeur de Freetown. Au coeur de Kinshasa. Au coeur de Libreville. Au coeur de Ouaga. Sur les nattes poussiéreuses et sous les toits de tôles. A la sortie des périphériques. Après les coupures d'électricité, sous le poids des hommes. Je suis loin de mes sables. Baignée de cris. D'insultes. De mots d'amour. Près de l'ombre d'un homme. Près de l'ombre d'un chien. Près des soldats, des minables et des pères de famille. Immobile sous le vent. Sous les révolutions. La peau nue et transpirante. A l'arrière des dancings. A l'arrière des taxis. A l'arrière de l'Histoire. Au travers des vitrines. Exposée au regard des blancs. Exposée au regard des autres. Dans les manifestations. Avant la charge des forces de l'ordre. Avant l'étreinte. Je suis loin de mes sables. Au milieu des rires. Dans un champ de corps qui tombent. Au milieu des déchets. Des mauvaises cigarettes. Pendant que des mains serrent mes cuisses. Pendant que l'on marche pour pleurer un cadavre. Au premier coup de feu. A l'instant où le malaise s'immisce en moi. Pendant que des hommes boivent du thé. Dans des mares de sang. La poitrine offerte. Les seins ruisselants de salive. De baisers. Au moment où la foule se disperse. Pendant que la télévision assourdit les cris. A travers des nuits d'affrontements. En voyant les marques sur ma peau. Je suis loin de mes sables. Après les soupirs. Après l'averse. Après les résultats inchangés des élections. Dans une chambre à l'écart. Serrée contre ceux qui dorment. La peau nue et attachée. Dans la poussière qui retombe. Hors de la lumière. Hors du banquet. Pendant que l'on forge d'autres fers. Au travers du mépris et de l'indifférence. En attendant le réveil de ceux qui dorment. En attendant mon salaire. Mon aide au développement. Appuyée contre une porte fermée de l'intérieur. Le sourire porté comme un masque. Le corps encore jeune en apparence. Avec les gémissements comme seul langage et le silence comme seul secret. Je suis loin de mes sables.

Ouagadougou-Pô
Septembre-Octobre 2001